

Elle regarda derrière elle, ne vit que le silence gris de la rue que perçaient, de temps à autres, les soupirs échappés des ruines, mais aussi ces effluves d'essence, peut-être les dernières, puissantes et nacrées. Sa chaussure gauche lui faisait mal, elle boitait comme un échassier. Ses cheveux courts, noirs luisaient sous les rayons des réverbères. De sa main gauche, elle tenait une ceinture à moins que ce ne fût une bride, une bandoulière ou une rêne d'un cuir fissuré, presque friable. D'ailleurs, elle semblait consciente de sa fragilité, de sa possible et imminente brisure, cassure, rupture. Elle la tenait loin d'elle : une mue de serpent desséchée. Son manteau s'ouvrait sur une robe pourpre, poudreuse, lourde et fibreuse. La taille était soulignée d'une chaîne métallique qui ne cliquetait pas. Le cou était resserré dans un col feutré. La main droite était enfoncée dans la poche, agitée d'un mouvement nerveux qui lui donnait l'air d'un petit animal.

Elle marchait tête baissée. Pas de coup d'œil ni à droite ni à gauche ni devant ni derrière. Elle savait certainement où ses pas la portaient sinon elle aurait eu besoin de se repérer, de vérifier que ce chemin était le bon et, donc, de chercher, de trouver des repères visuels réconfortants. A moins que cela n'ait plus eu d'importance après ce qu'elle venait de vivre, de voir ou d'entendre. Alors on aurait compris cette étrange assurance avec laquelle elle se livrait au hasard. L'homme qui marchait à sa rencontre – vraisemblablement le magasinier du Seven /Eleven qui venait de fermer, laissant les trois derniers clients à l'hésitation de la nuit et qui se mettraient bientôt en quête d'un bar ouvert tout en sachant parfaitement qu'aucun physionomiste ne les laisserait entrer tant ils respiraient, transpiraient la misère affective – faillit lui adresser la parole, mais

---

se ravisa car il avait compris qu'elle ne répondrait pas, quelque soit la force, la profondeur ou, au contraire, la légèreté, l'insouciance avec laquelle il se serait exprimé. Il était évident qu'il aurait pu aller jusqu'à un certain mépris, jusqu'à une certaine violence sans éveiller, chez elle, le moindre intérêt ni même la moindre inquiétude. Il se retourna pourtant alors qu'ils s'étaient déjà croisés et fut surpris de la longueur de ses jambes qui, à cette distance et sous cet éclairage, lui sembla hors de proportion, distendue, étirée. A un moment, il crut même qu'elle avait laissé un talon planté dans la fraîcheur du macadam et que son corps s'était disloqué sous la rage qu'elle mettait à avancer. Pourtant, se dit-il, ne se dresseront bientôt devant elle que des terrains vagues et des entrepôts vides, vestiges d'une époque où les démiurges avaient destiné cette partie de la ville à devenir un gigantesque centre commercial censé retenir la jeunesse qui s'enfuyait toujours plus loin, par delà les horizons rougeoyants, en quête d'une mise à mort définitive et sans jugement préalable de l'ennui qui l'étouffe depuis qu'elle a compris qu'il lui faudrait désormais meubler comme elle peut ce temps qui sépare l'enfance de la tombe, de la crémation ou de toute autre forme de désintégration des corps.

Et puis, brusquement, elle s'arrêta et fondit en larmes. Il la rejoignit, presque en courant, ôta son blouson et voulut lui en envelopper les épaules, puis se ravisa à temps et évita un ridicule certain puisqu'elle était sans doute déjà beaucoup trop couverte. Mais son inconscient avait enregistré ce geste comme celui de l'amour même, de l'amour protecteur et sacrificiel. Car c'était bel et bien ce sentiment qui s'installait brutalement en lui et il s'en sentit soudainement désespéré tant il avait lutté, tant il se croyait

définitivement à l'abri d'une pareille faiblesse. C'est alors qu'il comprit son hésitation à lui adresser la parole : il savait désormais que s'il entendait le son de sa voix, le mal serait définitivement fait. Alors elle dit: « t'as une cigarette? ». Il fut presque heureux de lui répondre: «non, je ne fume pas» car il était certain que cette réponse la décevrait et couperait court, immédiatement et froidement à leur relation qui ne naissait que pour lui. Mais elle se contenta d'un « tant pis » presque joyeux, en tout cas sans la moindre trace d'agressivité méprisante qui était son lot quotidien depuis qu'il avait décidé d'abdiquer face à la dureté de la vie, de renoncer à toute ambition même la plus quotidienne, même la plus anodine de laisser le temps faire son œuvre.

Elle s'était assise sur le bord du trottoir et regardait sa peau de serpent. Il l'observa et prit alors conscience de sa beauté resplendissante. Il sentit les larmes lui monter aux yeux. Le monde aurait pu s'arrêter là, ne serait-ce que quelques minutes avant de reprendre sa course à 100 000 Km/heure dans les espaces vides et glacés. Mais le monde ne s'arrêta pas et elle lui tendit la main pour qu'il l'aide à se relever.

Il n'avait, pour ainsi dire, pas conscience de ce qu'il faisait. Lui qui n'attendait plus rien, ou si peu de chose, lui qui s'était fixé comme règle de conduite de faire le moins de mal possible au monde qui l'avait vu naître – quoique parler de règle fixée soit abusif puisqu'il s'était contenté de ne plus se forcer, de ne plus faire l'effort d'aller contre sa nature profonde qui lui commandait un effacement progressif comme un graffiti qui perd ses couleurs avant de se dissoudre complètement dans le grain du béton-. Ils se dirigèrent,

main dans la main, vers le Seven / Eleven. Il sortit une clef électronique de sa poche et mit en marche le rideau de fer. Une fois l'alarme débranchée, il se dirigea vers le comptoir et en sortit une cartouche, la glissa dans son sac à dos. Il sursauta presque quand il vit son reflet dans le miroir circulaire et concave. Elle était debout, simplement et le suivait du regard. Furtivement, il lui sembla qu'elle était entourée d'un halo de lumière.

Ils sortirent dans la nuit noire. Il prit la cartouche, la déchira méticuleusement, extrayant un paquet, ôta le film plastique et lui offrit une cigarette. Il se rendit alors compte que ni lui ni elle n'avaient de quoi l'allumer. Il lui souffla, presque honteux de ce qui passerait inévitablement comme une invitation aux plaisirs de la chair, « on va chez moi ? ». Elle acquiesça d'un signe de tête. Il chassa alors, du mieux qu'il pouvait, les images qui s'offraient à lui mais il ne put s'empêcher d'exhaler un soupir qui aurait pu être son dernier. D'ailleurs, peut-être aurait-il préféré mourir sur place, à cet instant, rempli de cette joie qui le submergeait, mais sans cette salissure qu'il sentait poindre, cette souillure qui lui troublait l'esprit comme un songe insistant. Il voulait s'interdire de nourrir un tel espoir, mais sa lutte était vaine et il s'abandonna. Sa main serra un peu plus la sienne et il dut se mordre les lèvres pour s'empêcher de la regarder et qu'elle ne se transforme en statue de pierre.

A peine entrée, elle prit possession de l'espace. Elle jeta son manteau sur la chaise pliante au vernis écaillé qui semblait veiller près de la fenêtre. L'appartement, un deux pièces avec cuisine américaine, était impeccablement rangé : il respirait l'ordre et la propreté. Chaque chose, quelque soit sa valeur, sa fonction ou son

intérêt, était à sa place, sa vraie place, celle qu'elle n'aurait jamais dû quitter dans un équilibre permanent et pourtant dynamique. Et, bientôt, elle-même, se sentit à sa place, dans le fauteuil qui faisait face au canapé et qui l'avait peut-être attendue, ou, en tout cas, qui n'était marqué de l'absence d'aucun autre corps. Il alla derrière le comptoir et, tout en s'asseyant dans le canapé, lui tendit une boîte d'allumettes tout en posant un cendrier immaculé sur la table basse. Elle le regarda et lui fit un signe négatif de la tête. Alors il s'approcha d'elle, se pencha sur elle et l'embrassa, longuement.

Lorsqu'il se réveilla, le lendemain, il ressentit une étrange impression de plénitude, de liberté et de légèreté. A l'écoute de son corps, il n'entendait plus rien, plus aucun de ces bruits qui lui rappelaient que, sous sa peau, une gigantesque machine aux milliards de pièces dont chacune aurait pu se rompre et entraîner le dérèglement fatal de tout le bazar, s'acharnait à le maintenir en vie. Toutes ses angoisses s'étaient révélées, comme toujours, sans fondements. Il n'avait pas défailli. Il avait été à la hauteur, une hauteur qu'il n'avait jamais imaginé atteindre. A aucun moment, il n'avait perdu le contrôle et c'était en toute quiétude qu'il s'était abandonné au plaisir partagé. Ce n'est que lorsqu'il voulut se tourner vers elle qu'il se rendit compte que son corps flottait dix centimètres environ au-dessus des draps pistache. Elle dormait profondément, les genoux ramenés sur la poitrine. Il passa la main sous son corps et ne put que se rendre à l'évidence : il flottait vraiment, immobile, mais en lévitation. Il se redressa doucement pour ne pas la déranger. A vrai dire, il avait peur qu'elle disparaisse soudain, qu'elle s'évapore comme une trace d'humidité sur un sol gorgé de chaleur et de se réveiller, lourd, seul et encore un peu plus vieux. Il tenta de poser un pied à terre mais rencontra une résistance douce, agréable et ne reconnut absolument pas la texture cotonneuse du tapis, avec ses motifs de roses anciennes. Il se mit debout sans toucher le sol. Il écarta les bras comme pour garder son équilibre mais il prit vite conscience qu'il n'en avait pas besoin. Il comprit que sa vie avait changé.

Sa première pensée: « comment vais-je pouvoir aller au boulot comme ça. Je pourrais attacher quelque chose à mes chaussures

comme des jupes d'aéroglesseur comme ça on ne verrait pas que je ne touche pas le sol »

Sa deuxième pensée: « je vais devoir me voûter sinon les autres vont croire que j'ai grandi de 10 centimètres en une nuit ».

Sa troisième pensée: « si ça se trouve, je peux marcher sur l'eau »

Il fut alors prit d'une irrésistible envie d'essayer. Il se dirigea vers la salle de bain, remplit le fond de la baignoire et enjamba le rebord non sans une certaine appréhension. Son pied ne toucha pas l'eau et, bientôt, il se mit à marcher sans même se mouiller les pieds. Il fut un peu pris de panique à l'idée qu'il ne pourrait plus se laver mais il brancha la douche et sentit sur sa peau l'immense douceur de l'eau tamisée par le régulateur. Tout cela n'avait aucun sens et pourtant il n'arrivait pas à se convaincre de l'extraordinaire de la situation ni, d'ailleurs, à se dire que tout cela prendrait bientôt fin et que la merveilleuse banalité de son existence allait reprendre son cours. Il s'aperçut alors qu'elle était là, sur le pas de la porte, un sourire aux lèvres, nue. Seuls ses longs cheveux bruns semblaient vouloir cacher ses seins. Le souvenir de ses cheveux courts, presque coupés en brosse, ne le troubla qu'un très bref instant. Il sortit, ruisselant de la baignoire et se souvint que ses pieds ne touchaient pas le sol. Elle émit un mouvement de recul. En mettant la main devant sa bouche, elle toucha ses cheveux et eut un nouveau mouvement de frayeur. Elle aurait voulu parler mais les mots entraient en collision dans son esprit et se détruisaient avant d'être prononcés en de douces fissions. Elle n'émettait pourtant aucune particule étrange ni aucun rayonnement mortel. Il se précipita vers elle et l'entoura de ses bras encore humides. L'étreinte amoureuse

sembla la calmer. Elle lui lança, néanmoins, un regard interrogateur, sans reproche mais où pointait une légère inquiétude. Il haussa les épaules, impuissant à annihiler la distance que la situation avait installée entre eux. Il lui dit « mais j'ai pensé que ça venait de toi ». Elle nia puis se blottit contre lui. Il lui dit qu'il fallait qu'il aille travailler.

Elle essaya de l'aider du mieux qu'elle put mais toutes leurs tentatives se soldaient soit par un échec soit par un ridicule qu'il n'aurait pas pu assumer. Comme l'heure avançait, il décida de ne rien faire pour dissimuler sa monstruosité.

Adrian, le caissier-patron du Seven / Eleven, s'impatientait déjà lorsqu'il en franchit le seuil en courbant les épaules. Ils avaient un arrangement : tous les deux faisaient les 16 heures d'ouverture et Adrian lui payait la moitié de son salaire en liquide.

- Qu'est-ce tu foutais ?

- J'ai eu un peu de mal ce matin...

- Bha, ça t'arrive jamais, ça... T'as intérêt à te magner de ranger le rayon des bières, tu m'as laissé un beau bordel hier soir !

- Ok... Ha, au fait, j'ai pris une cartouche Nat Shermann Natural, hier...

- Mais, t'es taré, c'est hors de prix... J'en vends deux paquets par mois... Et puis, j'croisais que tu fumais pas...

- C'est pas pour moi... Combien j'te dois ?

- C'est pour qui ? Y a personne dans ta vie...
- Oui, et bien, de puis hier y a quelqu'un
- Depuis hier, tu te fous de moi ou quoi ? Allez, depuis hier... Tu t'es payé une pute ou quoi ?
- Peut-être, je sais pas, en tout cas, pour l'instant je n'ai pas payé ni pour elle ni pour les cigarettes... Bon, combien j'te dois ?

Il s'était approché du comptoir et le caissier prit conscience de sa nouvelle taille. Il rentra la tête dans les épaules et maugréa « sans le code-barres, je sais pas. Il faudra que tu m'ramènes le code-barres ». « Je te l'apporterai demain ». Il n'avait pas eu de conversation aussi longue avec quelqu'un, avec un être humain de chair et d'os depuis une éternité. Il lui semblait avoir épuisé à jamais son stock de mots, de phrases, de paroles, voire de pensées. Adrian, lui, avait souvent de longues discussions avec le concierge du 42, un petit noir sec et tavelé, toujours de bonne humeur qu'Adrian rejoignait par fois dans sa loge aux heures creuses en lui confiant la caisse. Lorsqu'il en revenait, il abandonnait son masque renfrogné pour quelques dizaines de minutes, le temps de recompter minutieusement, au cent près, le contenu de la caisse.

Toute la journée, il s'attendit à ce qu'Adrian ou un client lui fassent une remarque. Il avait découvert un avantage certain à sa nouvelle infirmité: il pouvait s'allonger n'importe où sans se salir, se mouiller ni même ressentir d'inconfort.

C'est vers le milieu de l'après-midi qu'il la vit arriver. Elle était resplendissante. Adrian sortit de derrière son comptoir. Lui se tenait, tranquillement, dans le fond du magasin, près des boissons fraîches. Elle salua Adrian puis se dirigea vers lui et l'embrassa tendrement. Il n'en sentit aucune gêne. Elle acheta des fruits, quelques paquets de biscuits bios et un morceau de fromage. Elle régla le tout avec une Amex qu'elle sortit directement de sa poche. Retourna près de lui, le serra dans ses bras et sortit, légère comme une brume.

Adrian l'avait suivi du regard, la bouche entrouverte, les bras ballants le long du corps, les mains légèrement orientées vers le ciel, comme pour recevoir une offrande. Adrian tourna lentement la tête vers lui, le regarda longuement puis se rangea derrière son comptoir.

C'est peu après qu'il découvrit une nouvelle facette de son pouvoir. Il ouvrait des cartons de produits ménagers dans la réserve lorsqu'un paquet de lessive lui tomba sur le pied. Mais, alors qu'il s'attendait à en éprouver la douleur, rien ne se passa. Le paquet de lessive rebondit sur un corps invisible et s'ouvrit sur le sol, répandant son flot de poudre blanche. Il resta un moment à le contempler. Puis il prit une boîte de pâté pour chat et la lâcha à la verticale de son pied. La boîte roula sur le sol sans l'avoir touché. Il alla chercher un balai et un ramasse-poussière et fit place nette. Il ne comprit pas, tout de suite, la portée de ce qui venait de se passer.